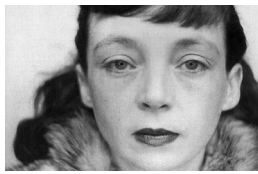




Alain Beaulieu joue à confondre roman et réalité *Page F 2*



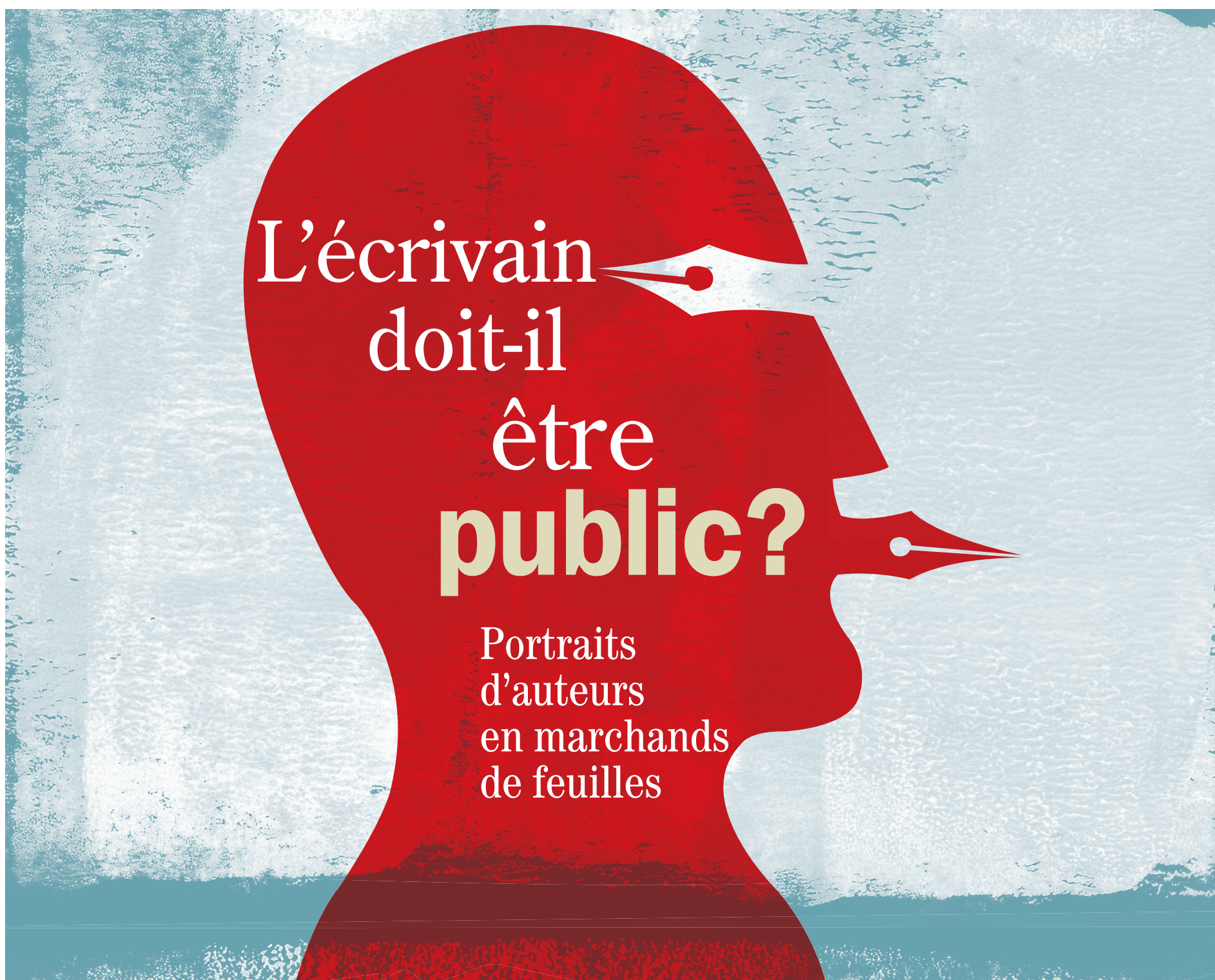
Le 100^e anniversaire de **Marguerite Duras** *Page F 7*



La tentation ironique de **François Ricard** *Page F 8*

Salon international du livre de Québec

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 AVRIL 2014



CHRISTIAN TIFFET

Pour trouver des lecteurs ou simplement arrondir les fins de mois, de nombreux écrivains — toujours les mêmes, diront certains — jouent désormais les communicateurs, les vulgarisateurs, presque les animateurs de foule. Séances de signatures, tables rondes, conférences, entrevues — comme en proposera dans quelques jours le Salon international du livre de Québec —, écriture en direct, lectures, « porte-parolat » pour la bonne cause font maintenant partie du métier. L'écrivain doit-il être public?

STÉPHANE BAILLARGEON

Dany Laferrière n'est pas qu'un romancier haïtien, un auteur québécois, un écrivain japonais et un académicien français. C'est aussi, en concentré, le plus formidable communicateur de lui-même, le plus efficace marketeur de son œuvre.

Et ça dure depuis des décennies. Il a collé de sa main des affiches de son premier livre. Il a incarné un drôle de Monsieur Météo à TQS, joué les critiques à l'émission *La bande des six*, tenu chronique à *La Presse*. L'an dernier, il défendait et gagnait sa place comme immortel. Il occupe maintenant le 2^e fauteuil sous la Coupole parisienne, a droit à l'habit vert, à la cape, à l'épée et à environ 6000\$ de rente par année.

« L'auteur doit devenir le communicateur de sa propre œuvre », dit Anthony Glinier, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur l'histoire de l'édition et la sociologie littéraire de l'Université de Sherbrooke. « Dany Laferrière est un champion en la matière. Il incarne une littérature à la fois exigeante

et très accessible. C'est un personnage haut en couleur, éminemment sympathique. Il a une compétence de communication indéniable et il sait tirer son épingle du jeu. Est-il maintenant possible de survivre sans jouer ce jeu? Bien sûr. Mais le parcours devient plus difficile. »

Les auteurs veulent donc, peuvent donc — doivent donc? — eux aussi connaître les joies et les peines de la médiatisation. L'auteur devient une marque, un investissement dans le divertissement.

D'où ça vient?

Cette « starification », cette « peopolisation » a de longues racines. Les obsèques nationales de Victor Hugo le 1^{er} juin 1885 ont rassemblé entre un et deux millions de personnes. L'événement a fait la une des journaux canadiens-français, qui avaient d'ailleurs suivi l'agonie du maître dans les semaines précédentes.

« Dans un numéro du journal *La Patrie*, qui n'est pas particulièrement porté vers la littérature, on donne deux fois des nouvelles de la santé d'Hugo, une fois en première page et une autre fois dans une dépêche de dernière heure », raconte Mi-

cheline Cambron, professeure de l'Université de Montréal, spécialiste de la littérature des XIX^e et XX^e siècles. « *Ce qui est vrai pour la France au XIX^e siècle est vrai pour le Québec. Les écrivains d'ici sont très présents dans les journaux d'ici, même quand par ailleurs leurs œuvres peuvent être relativement confidentielles, même dans les journaux qui ne sont pas particulièrement tournés vers la littérature. Les textes rappellent par exemple leur présence dans les carnets mondains. Bref, on observe une remarquable présence publique.* »

Le professeur Anthony Glinier rappelle que l'ancienne médiatisation, très importante, découlait aussi du changement de statut de l'écrivain. Privé de ses mécènes de l'Ancien Régime, il doit vendre pour vivre. Et pour vendre, il doit souvent participer d'une manière ou d'une autre au système médiatique.

« Cette situation développe un conflit interne dans le monde littéraire entre ceux qui veulent se tenir le plus loin possible du système médiatique, comme Flaubert dont il n'existe aucune photographie officielle, et ceux qui y participent, comme Zola, qui a lui-même été éditeur et journaliste », dit M. Glinier, qui mène des recherches sur les médiateurs littéraires en France au XIX^e siècle, sur les racines du phénomène.

Où ça va?

La tension entre l'anonymat et le vedettariat existe encore. Ici, Réjean Ducharme, là, Cormac McCarthy ou J. D. Salinger fuient volontairement les mé-

dias, tandis que d'autres écrivains, comme Michel Tremblay ou l'incontournable Laferrière, bâtissent en partie leur carrière comme une vedette de la télé.

« L'antimédiatisation peut devenir un jeu de « qui perd gagne », ajoute le professeur Glinier. Dans cette image starifiée que nous avons aujourd'hui de l'écrivain, l'auteur hors du monde social offre le contre-exemple, celui d'un écrivain vierge de toute compromission. Il n'existe que par son œuvre. C'est ce que Flaubert voulait faire aussi: faire disparaître sa propre biographie. »

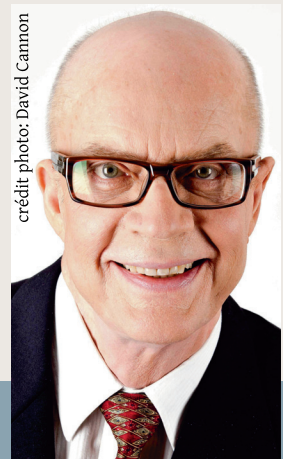
Dans le cas contraire, il y a toutes sortes de façons de se montrer. Le *Nouvel Obs* remarquait récemment que de plus en plus d'écrivains à succès sont beaux. Une autre stratégie consiste à se démarquer en jouant les ingérables ou les originaux. Christine Angot agresse tout le monde sur les plateaux français. Ici, le poète Jean-Paul Daoust donne « un bon show ».

« Il y a des exceptions, évidemment, dit M. Glinier. Il y a des cas célèbres d'incapacité, Patrick Modiano par exemple, qui était incapable d'allonger des phrases sensées. Angot dégage de l'antipathie. C'est aussi rare que curieux. Pour le reste, il faut bien se présenter et apprendre à bien puncher la présentation. Il y a un double mouvement: une modification de l'attitude de l'écrivain par rapport au monde médiatique et une modification de ce qu'on attend de lui. »

VOIR PAGE F 5: ÉCRIVAIN



L'instant même félicite
Hans-Jürgen Greif
Lauréat du
Prix de création littéraire Bibliothèque de Québec
Salon international du livre de Québec 2014
pour
La colère du faucon



crédit-photo: David Cannon

Roman
286 pages ; 26,95 \$
Aussi disponible en formats électroniques

Hans-Jürgen Greif sera présent au Salon du livre de Québec
Mercredi de 16h à 17h ; Samedi de 13h à 15h ; Dimanche de 11h à 13h.
Stand 234, espace Dimedia

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

Divers livres et diversité au Salon du livre de Québec

CATHERINE LALONDE

Si le Salon international du livre de Québec (SILQ) se tient chaque année, ou presque, depuis 1962 — passant du centre de foire à la basse-ville, avant de trouver sa niche au Centre des congrès —, l'ouverture à la diversité est le sceau qui marque les dernières années. Divers livres? Bien sûr, c'est le propre d'une foire aux bouquins. Et divers pays, de plus en plus, depuis qu'on met chaque année une contrée différente à l'honneur, et par l'Espace de la diversité pensé par Rodney St-Eloi, de retour pour une deuxième fois.

C'est sous la présidence d'honneur de Marie Laberge que se dérouleront activités et rencontres. Elle sera entourée de cinq invités: le poète et essayiste acadien Serge-Patrice Thibodeau, la romancière Marie-Claire Blais, le bédéiste Michel Rabagliati, l'historien Michel Lessard et l'historienne, journaliste et écrivaine Laure Adler.

Cette année, comme pays à l'honneur, c'est le Sénégal que le SILQ accueille. Sept auteurs en seront: Fatou Diome (*Impossible de grandir*, Flammarion), Abdoulaye Fodé Ndione

(*Pièces à conviction*, Maguilen), Nafissatou Dia Diouf (*La maison des épices*, Mémoire d'encrier), Moumar Guèye (*Itinéraires d'un Saint-Louisien*, L'Harmattan), Rahmatou Samb Seck (*Du baobab au sarguaro*, NEI/CEDA), Fama Diagne Sène et Papa Madéfall Guèye. Par ailleurs, l'Espace de la diversité accueillera Alexandre Jardin, Alfred Alexandre de la Martinique, Léonora Miano, Amal Sewtoul de l'île Maurice, Emmelle Prophète, Mark-Endy Simon et Évains Waiche, tous trois d'Haïti. Les auteurs québécois seront aussi choyés, et tout particulièrement ceux de la Vieille Capitale.

La nouvelle directrice de la programmation, Danièle Bombardier, a fait une place toute particulière à la relève, comme l'indique en entrevue la directrice des communications Johanne Mongeau. L'an dernier, sur 68 000 visiteurs, le SILQ a reçu 24 000 jeunes. Une belle part des activités leur est donc consacrée.

Le Devoir

Au Centre des congrès de Québec, du 9 au 13 avril silq.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un prophète

Dans son 8^e roman, Alain Beaulieu mélange l'audace formelle au plaisir d'inventer des histoires

CHRISTIAN DESMEULES

Après s'être aventuré dans une Amérique du Sud imaginaire avec *Le postier Passila* (Actes Sud/Leméac, 2010), Alain Beaulieu a senti le besoin, explique-t-il dans l'épilogue de son huitième roman, *Le festin de Salomé*, d'effectuer une sorte de retour romanesque aux origines.

Ses propres origines, d'abord: celles de l'homme et du lieu où il a grandi, le quartier Saint-Sauveur dans la basse-ville de Québec. Mais aussi celles de l'écrivain, qui porte une œuvre dont la plus grande partie — en tout cas la première — s'inscrit dans le cœur urbain de la capitale, où il est né en 1962. En fait, notamment la «trilogie filiale» que constitue *Fou-Bar*, *Le dernier lit* et *Le fils perdu* (Québec Amérique, 1997, 1998 et 1999).

Dans son bar habituel, le Graal, le narrateur assiste au dernier numéro d'un duo de danseurs nus dépareillés: une Salomé obèse qui danse pour un Hérode nain afin d'obtenir la tête de Jean le Baptiste, le prédicateur qui a annoncé la venue de Jésus de Nazareth. Travailleur d'usine sans ambition, satisfait de son existence modeste, immobile et prévisible, il est soudainement entraîné dans un autre espace-temps par Naomi, une barmaid qui désire changer de vie. «*La vie que je menais me convenait. J'avais de l'argent pour boire et pour manger, m'accommodais de mon rôle d'observateur de l'existence humaine, à l'aise dans le retrait que je m'imposais et dans la solitude que cela impliquait.*»

La jeune femme souhaite retourner aux sources, renaître, recommencer. «*Mais les mythes ont la couenne dure quand ce que nous sommes devenus ne nous satisfait qu'à moitié.*» À coups d'incarnations et de désincarnations, le narrateur perd peu à peu la trace de son vrai «moi». Est-il cet homme d'affaires homosexuel, «*golden boy de bungalow*» à la cinquantaine bedonnant? Un junkie accroché aux pilules et aux rails de coke, pilier du Sombbrero? Ou un écrivain égaré quelque part entre le réel et ses propres fictions?

Ce qu'on appelle la littérature

Nan et Naomi, leur frère Pierre, ou encore cet ancien nazi responsable d'expériences



CHRISTIAN DESMEULES

Alain Beaulieu vient de publier *Le festin de Salomé*.

médicales menées sur les détenus des camps de la mort? Tous «*ces gens n'ont jamais existé*», va plus tard s'évertuer à expliquer Alain Beaulieu, personnage d'écrivain qui fait son apparition dans la deuxième partie du roman, à un enquêteur de la police qui s'intéresse à son cas. Pas plus que n'existent le Croissant d'Or, le Graal ou le Sombbrero. La nature de son travail est pourtant claire: «*J'invente des histoires, parfois drôles, parfois tristes, parfois réalistes, parfois loyfoques, mais ce sont des histoires, rien de plus*

et rien de moins, que j'essaie de livrer avec des mots agréables à lire parce que je les aurai bien agencés et leur aurai donné un rythme et une forme compatibles avec ce que je raconte. C'est ce qu'on appelle la littérature.»

Qu'est-ce qu'un prophète? Un homme de beaucoup d'imagination. Rien de plus, peut-être, qu'une espèce de grande gueule qui a eu le bonheur — ou le malheur dans le cas de Jean le Baptiste, à qui on a coupé la tête — d'être rattrapé par la réalité. C'est un sort, pensons-y, qui guette

aussi tout écrivain de fiction...

Traversé de métépsychose et d'onirisme, *Le festin de Salomé* fait par moments penser à *La moustache* d'Emmanuel Carrère, à *Alice au pays des merveilles* ou au *Festin nu* de William S. Burroughs, dans lequel un écrivain se livre à une exploration potentielle de toutes les facettes de sa personnalité. D'une certaine façon, peut-être aussi, Alain Beaulieu y fait une sorte de «zapping» condensé — manières, thèmes, décors, personnages — de toute son œuvre, depuis *Fou-Bar* jusqu'à l'onirisme de *La Cadillac blanche de Bernard Pivot* (Québec Amérique, 2006).

On l'aura compris, *Le festin de Salomé* fait preuve d'audace formelle (surtout narrative) sans trop sacrifier au plaisir de raconter des histoires. Et Beaulieu y aborde subtilement les ambiguïtés du roman, comme genre. Des ambiguïtés qui poussent certains lecteurs à confondre le message et le messageur. Le narrateur et l'historien qu'il raconte avec l'auteur et sa biographie.

A confondre, en somme, le roman et la réalité.

Collaborateur
Le Devoir

LE FESTIN DE SALOMÉ
Alain Beaulieu
Druide
Montréal, 2014, 200 pages

Trois questions à Alain Beaulieu

Quelles ont été vos influences pour l'écriture de ce roman?

Etrangement, alors qu'il s'agit d'un roman pour lequel j'ai été particulièrement préoccupé par le jeu avec la langue et les ouvertures narratives qu'offre l'écriture de fiction, mes influences de départ ont été plutôt cinématographiques. Je pense ici à David Lynch, pour l'ensemble de son œuvre, mais plus spécifiquement pour sa série *Twin Peaks*. Les personnages de mon roman et les lieux où ils évoluent baignent pour moi dans le même type d'univers que celui représenté par Lynch à l'époque.

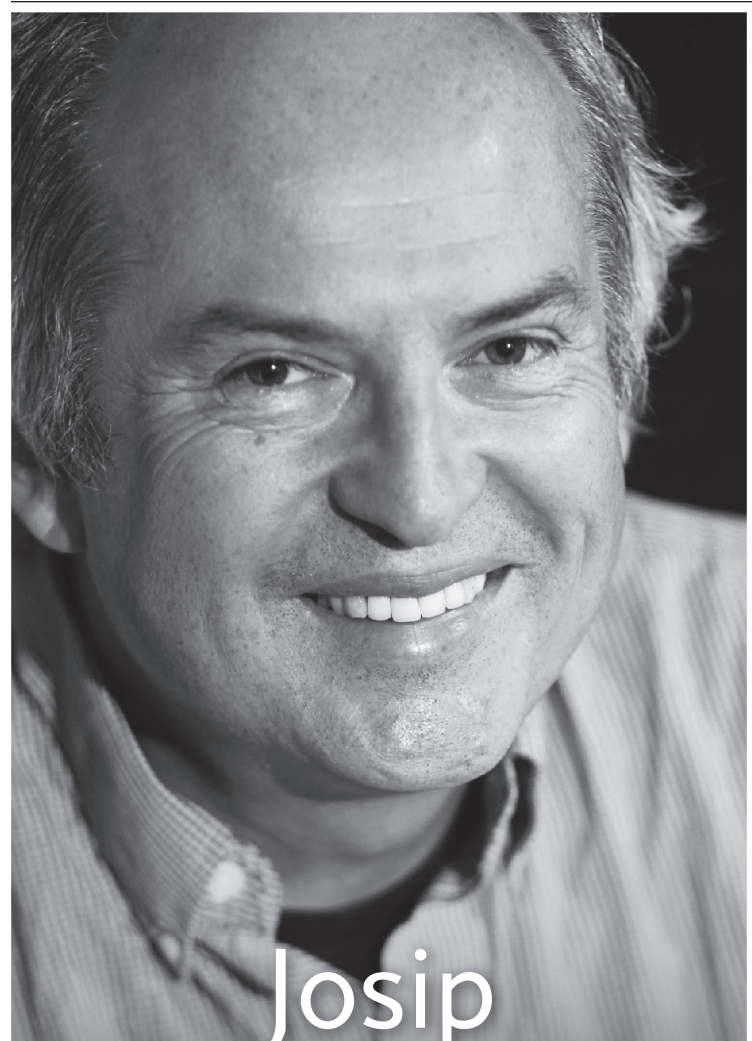
Avez-vous parfois l'impression que, chez la plupart des lecteurs, le besoin de vérité est plus grand que le désir de fiction?

Nous avons traversé une période où, effectivement, le label «histoire vraie» donnait de la valeur à un roman. Il me semble que nous en sommes sortis au cours des dernières années, ce qui me réjouit même si l'autofiction nous a aussi donné à lire de la très bonne littérature. Cela dit, je me plais à répéter que la fiction rend souvent compte de la réalité de manière plus précise et approfondie que le reportage, puisqu'elle parle à la partie la plus intime du lecteur, sa vie secrète, sous-jacente à sa vie privée (avec les proches et les amis) et à sa vie publique (au travail et en société). Le roman permet à deux intérieurs d'entrer en relation de manière indirecte, et le vrai devient alors moins impor-

tant que la vérité intime de ces deux interlocuteurs.

La littérature, à l'instar des drogues, est-elle une sorte de paradis artificiel?

Quand la substance est de bonne qualité, le voyage est habituellement agréable... Plus sérieusement, la littérature n'a pour moi rien d'artificiel, même lorsqu'elle nous fait décoller. La perte de conscience qu'elle induit chez le lecteur, emporté malgré lui par les mots et ce qu'ils donnent à voir et à ressentir, répond à sa nature profonde d'être pensant, doté d'une sensibilité dont il se sert comme outil d'apprentissage et d'appréhension du réel. Tout cela demeure donc, à mon sens, authentique et naturel.



Josip
NOVAKOVICH

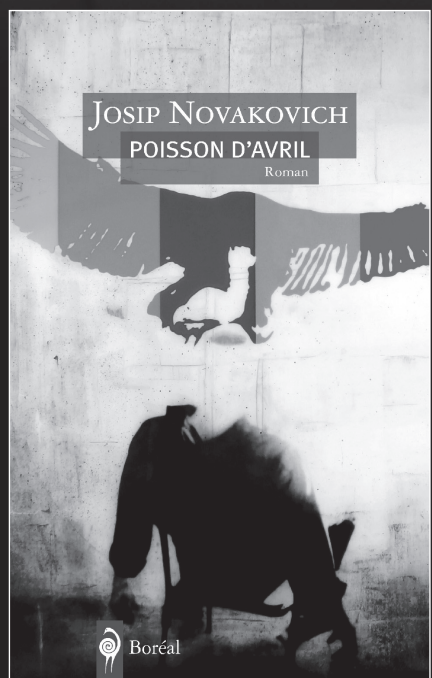
POISSON D'AVRIL

«Diablement amusant et profondément dérangeant... Il est étonnant d'y trouver tant de lyrisme et de beauté.»

Maud Casey
The New York Times
Book Review

«Un roman qui nous fait grimacer et éclater de rire en même temps. Novakovich pratique l'humour noir avec une touchante compassion.»

Newsweek
International



Roman • 304 pages • 27,50 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

© Université de Tampa

Les Presses de l'Université Laval

seront présentes au

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Stand # 86

Venez rencontrer nos auteurs en signature

www.pulaval.com

Septentrion félicite

MICHEL LÉVESQUE
et
STÉPHANE SAVARD
finalistes au

Prix de la Présidence de l'Assemblée nationale 2014

SEPTENTRION.QC.CA
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

La mère immortelle



DANIELLE LAURIN

Les livres entre eux font parfois l'effet de vases communicants. À peine sortie des *Recommencements* d'Hélène Dorion, je suis entrée dans *L'album multicolore* de Louise Dupré, pour retrouver la même scène initiale. Celle que je me refuse à imaginer pour moi-même : la fille devant sa mère morte.

D'un récit à l'autre, certaines phrases semblent se répondre en écho, se toucher presque, s'aimer, dans leur résonance intérieure et leur portée universelle. Forcément. Nous entrons dans ce qu'il y a d'unique et de plus banal à la fois : le lien qui unit l'enfant à celle qui lui a donné la vie. Et dans les deux cas ici : la relation toute particulière entre mère et fille. Ce lien, cette relation, à jamais brisés.

Plus encore, nous sommes confrontés à la mort annoncée. La mort annoncée de l'enfant devant la mort de sa mère. Ce qui s'insinue en nous : l'urgence de vivre tout autant que le besoin de regarder en arrière. Pour mieux se recentrer sur l'essentiel?

Ce que je vois dans *L'album multicolore* est immense, vertigineux. Beaucoup de douceur, de tristesse. De tendresse. D'incompréhension. De culpabilité. De souvenirs. De trous. De réflexions. De questions. De remises en question. Que ce livre est riche. Arriverai-je à en faire le tour?

Il n'y a pas de subterfuge. Pas de barrière entre auteure et narratrice. Pas de faux-fuyant de la part de Louise Dupré. Elle ne se cache plus dans la fiction, dans le poème. Même si elle demeure tout entière dans l'écriture.

Elle dit qui elle est, mère d'une fille, grand-mère d'un petit garçon, ex-enseignante, poète, romancière... Elle parle de ses livres, donne leur titre quand vient le temps d'évoquer son travail d'écrivaine et le regard que sa mère portait sur son œuvre.

Rien de surfait ici, au contraire. Aucun narcissisme non plus. Ni impudeur malsaine. Simplement quelqu'un, une grande écrivaine, qui ne peut s'empêcher d'écrire, qui plonge en elle-même face à la mort de sa mère.

Survivre à sa mère

J'entre dans *L'album multicolore* et c'est Louise Dupré, tout de suite, que je vois, regardant sa mère morte. «*Je la regarde dans son lit, blanche, aussi blanche que le drap. Elle*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dans *L'album multicolore* de Louise Dupré, nous entrons dans ce qu'il y a d'unique et de plus banal à la fois : le lien qui unit l'enfant à celle qui lui a donné la vie.

vient de mourir, ma mère, et je ne le crois pas.

Cette nuit-là, sa mère, 97 ans, souffrait beaucoup. On lui avait administré, à la demande de sa fille, une forte dose de morphine. Mais rien n'indiquait qu'elle allait mourir cette nuit-là, elle qui une semaine auparavant prenait l'apéritif chez elle avec sa fille, elle qui disait qu'elle serait centenaire et qui avait fini par berner tout le monde.

Je vois Louise Dupré seule avec le corps de sa mère morte qui refroidit dans la chambre d'hôpital. Elle attend ses deux frères. Elle caresse le visage de sa mère morte, parle à sa mère morte. «*Je lui dis que je l'aime, c'est plus facile pour moi que quand elle était vivante, elle n'a jamais apprécié les grandes effusions.*»

Les frères arrivent. Échange de quelques souvenirs. Discussion à propos des funérailles pour lesquelles la mère n'a fourni aucune indication. Plus tard, Louise Dupré se demandera pourquoi sa mère n'avait rien dit là-dessus. Refus de sa propre mort? «*La capacité de déni de ma mère.*» Ou, plus simplement, le désir de protéger encore et toujours ses oisillons, de faire en sorte qu'ils restent du côté de la vie?

Plus tard, Dupré mesurera petit à petit tout ce que sa mère lui a légué. Elle verra ce qu'elle refusait de voir, à quel point elle est bien la fille de sa mère, à quel point elle lui ressemble sur certains points : la non-croyance en Dieu, l'anxiété, la pudeur, les petites superstitions... Elle se rappellera certaines phrases récurrentes, propres à la génération de femmes ayant vécu sous l'ère Duplessis, et avant : «*Il ne*

fait pas s'écouter.»

Plus tard, Dupré s'en voudra de ne pas s'être suffisamment intéressée à sa mère, à ce qu'elle disait, de ne pas l'avoir interrogée sur sa vie avant le mariage, avant les maternités. Et sur l'histoire familiale ancestrale dont la mère représentait le terreau de la mémoire.

Plus tard, elle s'en voudra surtout de ne pas avoir été la bonne fille qui aurait pris en charge sa mère vieillissante, fragile, chez elle, délaissant sa vie active, moderne. Elle s'en voudra d'avoir à l'insu de sa mère cherché avec ses frères à la «*placer.*» Et même de son vivant, écrit cette aînée de famille : «*Cette impression de négliger sa mère quand on ne répond pas à toutes ses volontés.*»

La roue du temps

Plus tard, elle retombera nécessairement dans l'enfance. Elle reverra sa mère jeune, aimante, chef de bande, souveraine. Elle reverra la petite fille brune qu'elle était elle-même, l'enfant, l'adolescente qu'elle était en face de sa mère vivante.

Plus tard, écrivant sur sa mère, elle se verra apparaître en creux puis se demandera ce qu'elle cherche au juste en écrivant : «*Et si je me leurrais? Si mon récit était porté par le désir enfoui de défigurer mon enfance, d'en faire une histoire recevable, avec des causes et des effets, un début et une fin?*»

Plus tard, elle constatera que la liberté à laquelle elle croyait pouvoir accéder comme écrivaine à la mort de sa mère n'advient pas.

«*Même morte, une mère reste bien vivante, avec sa voix, sa silhouette voûtée, ses mimiques, ses gestes, ses phrases les plus banales.*» Impossible de faire autrement : la fille cherche encore à protéger la mémoire de sa mère.

Puis : «*Elle ne mourra pour moi qu'au moment de ma propre mort.*»

Mais tout cela viendra plus tard, dans les jours, les mois, l'année à venir. Pour l'instant, dans mon arrêt sur image, Louise Dupré, telle que je la vois, s'apprête à quitter la chambre d'hôpital où sa mère vient de mourir : «*Pour la première fois, j'entrevois ma propre mort dans un lit d'hôpital par une nuit glaciale de décembre.*»

Je retourne aux *Recommencements* d'Hélène Dorion, à la dernière phrase de son livre, et je m'accroche à la vie : «*Tout, dans l'éphémère qui danse avec moi.*»

L'ALBUM MULTICOLORE

Louise Dupré
Héliotrope
Montréal, 2014, 276 pages

Le livre sera en librairie le 9 avril.

L'auteure sera au Salon du livre de Québec les vendredi 11 et samedi 12 avril.

POLARS

Des livres, à en mourir

MICHEL BÉLAIR

Signe peut-être que le genre prend de plus en plus de place chez nous, voilà que Druide, l'éditeur du correcteur Antidote, se lance à son tour dans le polar. Yeah! Et quelle meilleure façon de commencer que de demander à 16 auteurs québécois de polars de participer à l'aventure...

L'idée en revient à Richard Migneault, directeur d'école à la retraite et, évidemment, grand amateur de polars. C'est lui qui s'est chargé de convaincre l'éditeur et les auteurs d'embarquer dans le projet : écrire une nouvelle dont l'action se passe dans une librairie. Son but : faire connaître le talent et la diversité des styles des auteurs d'ici. À ce titre, on peut certainement dire qu'il a réussi son pari.

La lecture de ce gros livre est donc une sorte de constat : le polar québécois existe. Bravo, mais on le savait déjà. Et l'on constatera rapidement que le contenu du livre est très inégal. Il y a bien quelques heu-

reuses surprises, des auteurs qu'on ne connaissait pas, peu, ou mal et qui réussissent à s'imposer ici de façon magistrale : on pense surtout à Ariane Gélinas et à sa sanglante histoire de papillon (*Demi-deuil*), tout comme à Geneviève Lefebvre, qui s'affirme ici dans un tout nouveau registre (*Rares sont les hommes*) et à Martine Latulippe (*Le libraire et l'enfant*).

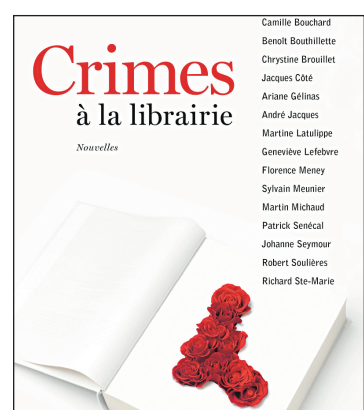
N'empêche qu'il est plaisant de constater la belle diversité qui anime le milieu du polar québécois. Il n'y a bien sûr que Bouthillette pour écrire avec la dégaîne de Bouthillette ou qu'un Mario Bolduc pour tisser des intrigues à saveurs lointaines qui savent toucher la corde sensible. Mais la variété des univers dans lesquels nous font voyager les auteurs de ces nouvelles est une sorte de signal très clair d'une richesse prête à éclore.

Comme le printemps, tiens!

Collaborateur
Le Devoir

CRIMES À LA LIBRAIRIE

Collectif
Druide
Montréal, 2014, 336 pages



Au bord de l'éclosion

Mais c'est de ceux qui se démarquent depuis quelques années déjà — ceux et celles qui ne se soucient pas d'abord du «*whodunit*» et qui s'atta-

«**CE QUE TONI MORRISON A FAIT POUR LES NOIRS, LOUISE ERDRICH LE FAIT AUJOURD'HUI POUR LES INDIENS.**»

■ Lire

Finaliste Prix des libraires du Québec

■ Albin Michel

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 24 au 30 mars 2014

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise -1
2	Baby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique -1
3	Chroniques d'une p'tite ville • Tome 3 1956	Mario Hade/Les Éditions réunis 1/2
4	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Welby 2/7
5	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise -1
6	Louise est de retour	Christine Brouillet/Homme 3/5
7	Le secret de Lydia Gagnon	Claire Pontbriand/Golette -1
8	Séraphin. Nouvelles histoires des pays d'en haut • Tome 2	Claude-Henri Grignon/Québec Amérique 7/2
9	Malabourg	Perrine Leblanc/Gallimard -1
10	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 5/16
▼ Romans étrangers		
1	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel 2/5
2	Georgian • Tome 1 Si vous le demandez	Sylvia Day/Flammarion Québec 1/3
3	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon 3/11
4	Trainée de poudre	Patricia Cornwell/Flammarion Québec 4/2
5	Une aventure de Derrick Storm	Richard Castle/City 5/3
6	La nuit leur appartient • Tome 1	Sylvia Day/Michel Lafon 6/6
7	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 9/9
8	Charmante garce	Christina Lauren/Homme 8/3
9	S.	J. J. Abrams Doug Dorst/Michel Lafon 10/6
10	L'italienne	Adriana Trigiani/Guy Saint-Jean -1
▼ Essais québécois		
1	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété 1/5
2	Précis républicain à l'usage des Québécois	Danic Parenteau/Fides -1
3	Le prochain virage	François Tanguay Steven Guilbeault/Druides 2/3
4	Le tour du jardin. Entretiens...	Jacques Godbout Mathieu Bock-Côté/Boréal 3/7
5	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 -1
6	Réinventer le Québec. Douze chantiers à entreprendre	Marcel Boyer Nathalie Elgrably-Lévy/Stanké 5/2
7	L'anarchie expliquée à mon père	Thomas Déri Francis Dupuis-Déri/Lux 10/8
8	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux -1
9	L'urgence de penser. 27 questions à la charte	Collectif/Leméac 6/2
10	Mœurs de province	François Ricard/Boréal -1
▼ Essais étrangers		
1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL 2/22
2	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 1/7
3	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 3/3
4	L'indien malcommode. Un portrait inattendu	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal 4/5
5	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry Claude Capelier/Robert Laffont 7/7
6	Science, on coupe!	Chris Turner/Boréal -1
7	La grande saignée. Contre le cataclysme financier à venir	François Morin/Lux -1
8	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 8/2
9	Tintin et les forces obscures	Collectif/La Presse -1
10	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif...	Boualem Sansal/Gallimard 6/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Tout ce qui grouille, grenouille, scribouille change le monde

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Québec

LA GRENOUILLE NOIRE PRÉSENTE NYMPHOS UN POLAR D'ALAIN FISETTE

Marc Renoir devra agir vite : un tueur en série a la fâcheuse manie d'éliminer une à une toutes les femmes de sa vie...

Nymphos
Alain Fiset
Vendredi 11 - 16 h à 18 h
Samedi 12 - 14 h à 16 h
Dimanche 13 - midi à 14 h

MONSIEUR BLACQUIÈRES
Louis-Philippe Hébert
Jeudi 10 - 14 h à 16 h
Vendredi 11 - 14 h à 16 h
Samedi 12 - midi à 14 h
Dimanche 13 - midi à 14 h

JEAN-MARC DESGENT NE CALME PAS LES DRAGONS
Jean-Marc Desgent
Samedi 12 - 18 h à 20 h
Dimanche 13 - 14 h à 16 h

Un vernis de culture
France Boisvert
Samedi 12 - 16 h à 18 h
Dimanche 13 - 10 h à midi

L'homme des jours oubliés
Jean-Marc Ouellet
Dimanche 13 - 10 h à midi

LA COUTURIÈRE ET L'HOMME-POUPÉE
Beatrix Hausner
Samedi 12 - 16 h à 18 h

Les Éditions de La Grenouillère
C. P. 67, Saint-Sauveur-des-Monts QC J0R 1R0
www.delagrenouillere.com

Salon international du Livre de Québec
Du 9 au 13 avril 2014
Diffusion Dimédia - Stand 284

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

L'homme qui avait trahi

GUYLAINE MASSOUTRE

Armel Job a été professeur des langues classiques, puis directeur du collège dans lequel il avait étudié. Puis il est devenu romancier, doté d'un beau succès. Dans la gueule de la bête est un polar qui s'inspire de faits vécus, de lieux réels. C'est une chasse à l'homme, à la femme et à l'enfant juifs durant la Seconde Guerre mondiale, à Liège, en Belgique, menée par des colla-



bos contre des Justes, des hommes ordinaires, risquant leur vie et celle des autres. Traqués, arrêtés, battus, soumis au chantage, certains

font face à la mort ou à la trahison. Qu'arrive-t-il alors?

L'histoire est écrite comme un scénario haletant, sans fioritures mais dans l'évidence, avec une aisance comparable à celle du prix Goncourt 2013 de Pierre Lemaitre (*Au revoir là-haut*, Albin Michel). On suit la piste qui veut effacer le manichéisme des bons et des méchants, retrace le quotidien comme dans les romans du bon vieux temps. Il y a de la chronique, du cinéma, de la réalité dépouillée de complexité, parce que c'est la peur ou le courage, les émotions premières qui faisaient alors la loi. Mais, au bout du compte, il y avait des tortures, des déportations, des morts d'innocents en pagaille. On le sait, mais Armel Job en démonte la mécanique imparable. Désespérant, haletant.

Collaboratrice
Le Devoir

DANS LA GUEULE DE LA BÊTE

Armel Job
Laffont
Paris, 2014, 310 pages

L'auteur sera au Salon du livre de Québec les vendredi 11 et samedi 12 avril.

Denis Podalydès: du théâtre au roman

GUYLAINE MASSOUTRE

Né d'une mère enseignant Shakespeare, avec une grand-mère propriétaire d'une librairie à Versailles, Denis Podalydès est tombé, enfant, dans la marmite du théâtre. Avec son frère Bruno, il a très tôt joué au guignol, vu des films et lu du théâtre. Inventer des personnages, manipuler les marionnettes, fouiller dans les livres, voir, fasciné, des clowns et fréquenter de petits théâtres, où les acteurs sont tout près des spectateurs, puis étudier en philo, c'est sa jeunesse. Il va ensuite tourner des films avec Bruno. Puis opter pour les planches.

Pour être acteur, dire des textes romanesques, poétiques et dramatiques, il entre au Conservatoire. Il joue et devient metteur en scène, souvent en tandem avec son frère. Il aime donner du corps à la littérature. En janvier dernier, il jouait *Hamlet* à la Comédie-Française, le regretté Patrice Chéreau dans son cœur. Au cinéma, dans *La conquête*, on a vu ce sociétaire de la Comédie-Française interpréter Sarkozy. Arnaud Desplechin, Bertrand Tavernier, Emmanuel Bourdieu, François Dupeyron et Michel Deville l'ont également dirigé.

De la scène à la page

C'est un excellent lecteur. D'À la recherche du temps

perdu de Proust à *Ce que j'appelle oublié* (Minuit) de Laurent Mauvignier, Podalydès a partagé son intelligence du texte avec un succès inégalé. Et cet amoureux de la littérature s'est mis à écrire des livres, cinq à ce jour, dont *Voix off* (Mercure de France, 2008), prix Médicis de l'essai. Aujourd'hui, il signe *Fuir Pénélope*, un roman où Gabriel, acteur, est engagé par un réalisateur grec, ex-assistant de Theo Angelopoulos. Gabriel a peu d'expérience; débute une grande aventure.

L'acteur entre dans l'espace vide, disait Peter Brook. Entre la disponibilité à l'autre, qui vous écoute, et le texte, qui est là, qui attend son heure, il y a le jeu. En lecture, c'est pareil. Il faut savoir entrer dans une histoire, entendre la voix, sentir la présence, le temps retrouvé. Conscient des qualités propres à cet espace, Podalydès raconte bien, en très petits chapitres; sa langue est léchée, riche et mouvementée. Il campe des personnages portés par le désir du jeu, de la parole et de l'échange, comme il choisit ses acteurs, capables de rendre la bassesse et le sublime qu'on trouve chez Victor Hugo.

La *Lucrece Borgia* de Hugo, qu'il admire, est incestueuse, fille de pape, défenderesse des arts, monstrueuse. Quand il



ANNE-CHRISTINE POUJOLAT AGENCE FRANCE-PRESSE

Denis Podalydès, auteur de *Fuir Pénélope*

joue, Podalydès entre dans l'incandescence d'un tel personnage tout en demeurant cérébral. Dans son roman, c'est la même chose. Il écrit lentement, méticuleusement, et ses personnages imaginaires sont des masques de la réalité. Ce récit romanesque a été écrit dans sa loge, entre ses prestations d'acteur, caché du monde et hors du monde, avec ses fantômes de théâtre. Il en file une métaphore superbe, qui charpente l'intrigue: Gabriel, son personnage, conduit sa voiture en «s'insérant» dans la

circulation, dit-il, en «s'encastant» avec fluidité.

Grèce immortelle

Il y a donc Gabriel, 25 ans, bohème. Et Marianne, l'aimée insaisissable, une anguille. Et *Le voyage des comédiens*, chef-d'œuvre en arrière-plan. Aussi, *Profession: reporter* d'Antonioni, avec le cadavre de Jack Nicholson en gros plan. Hommage aux acteurs, si changeants, viés, ironiques, alcoolisés, enfumés, indécis, instables, instinctifs, attachants, verbeux. Podalydès les aime, les recrée, les inter-

pelle, les décrit à merveille.

Du bonbon, cette écriture des cahots de la création! Voici Gabriel à Athènes, dans la franche ambiance de camaraderie internationale des acteurs, dans leur joyeuse cacophonie. Le tournage commence dans des lieux et des éclairages fabuleux. On entre dans la fabrication du film, avec Gabriel qui s'étonne de tout. Sensations, impressions, digressions, passions, les émotions grondent. L'angoisse de l'acteur monte, et il lui faut bien des qualités pour trouer le mur de son admiration. Pour abandonner ses doutes, donc fuir Pénélope, sage reine d'Ithaque attendant la fin de l'Odyssée.

On mange des kilomètres. On traverse l'Italie. On se pose à Florence, où est donc Marianne? On repart pour Cannes. Gabriel est entêté de Rabelais, qu'il lit: curieux mélange de présent, d'ailleurs et de passé! Voici la caravane en Espagne. On tourne! Mais la vie de baladins ne cesse d'être agitée. De rêve en désastre, ce monde si fragile aboutira-t-il dans le réel? Reviendra-t-il Ithaque? Au lecteur la virée, entre conquête et corrida!

Collaboratrice
Le Devoir

FUIR PÉNÉLOPE

Denis Podalydès
Mercure de France
Paris, 2014, 277 pages

12^E PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS: ET LE GAGNANT SERA...

MARTINE DOYON

Carl Leblanc



RENAUD PHILIPPE

Sophie Létourneau



MATHIEU RIVARD

Louis Carmain



ÉRIC DAUDELIN

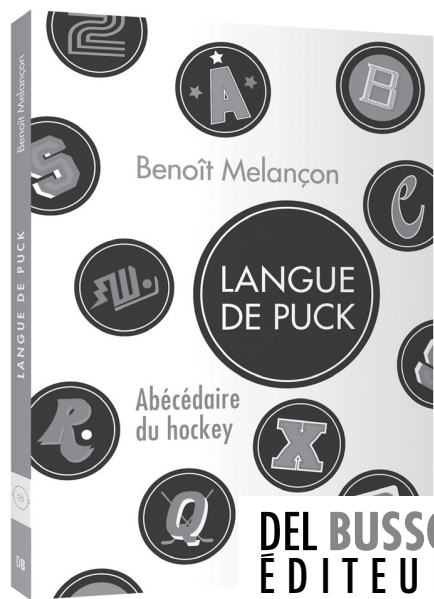
Christiane Duchesne



DOMINIQUE LAFOND

Patrice Lessard

Grosse semaine pour les étudiants qui participent au Prix littéraire des collégiens 2014. L'heure des délibérations, derrière des portes closes, débutera le jeudi 10 avril: des porte-parole des cégeps débattront et argueront, espérant que leur livre fétiche sera élu lauréat du prix, qui célèbre dans la foulée ses 10 ans d'existence. Les cinq livres finalistes? *Artéfact* (XYZ) de Carl Leblanc, *Chanson française* (Quartanier) de Sophie Létourneau, *Guano* (L'Hexagone) de Louis Carmain, *Mensonges* (Boréal) de Christiane Duchesne et *Nina* (Héliotrope) de Patrice Lessard. Le nom du gagnant sera dévoilé au Salon international du livre de Québec ce vendredi 11 avril à 13 h. *Le Devoir*



«Magistral!»

Jean Dion, Radio-Canada

«Jouissif!»

Christian Vachon,
Le coin des libraires – Librairie Pantoute

«Ça reste un livre.»

Patrice Lemieux, TVA

Au Salon du livre de Québec – stand 78 (Gallimard)
www.delbussioediteur.ca
128 pages illustrées en couleur • 16,95 \$

Le Groupe Librex félicite

BRIGITTE PILOTE

qui a remporté le prix Fiction adulte et le Grand Prix du jury lors des Grands Prix du livre de la Montérégie 2014, remis par l'Association des auteurs de la Montérégie, pour son roman *Motel Lorraine*



Crédit photo: © Sarah Scott

PRIX
littéraire
DES
COLLÉGIENS

La remise du Prix
aura lieu à Québec
au Salon international du livre,
le vendredi 11 avril à 13 heures

sur la Grande scène
Archambault.

FINALISTES
ÉDITION 2014

Artéfact
Carl Leblanc
Éditions XYZ

Chanson française
Sophie Létourneau
Le Quartanier

Guano
Louis Carmain
L'Hexagone

Mensonges
Christiane Duchesne
Boréal

Nina
Patrice Lessard
Héliotrope

www.prixlitterairedescollégiens.ca

FONDATION
MARC BOURGEOIS

Québec



QUÉBECOR

LE DEVOIR
Libre de penserSCRILCO
CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISESFIL
Festival international
de la littératureASSOCIATION
INTERNATIONALE
DES ÉTUDIANTS
QUÉBÉCOISES

lettres québécoises

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Disponible en
format numérique

Libre Expression | Trécaré | Stanké | Logiques | Publistar GROUPE LIBREX
Expression noire | Guides Voir | 10 sur 10 | Expression rouge Une société de Québec Média

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



TIFFET

ÉCRIVAIN

SUITE DE LA PAGE F 1

En plus, comme le remarque la professeure Cambron, les médias exigent des écrivains de «construire eux-mêmes la nouvelle» les concernant. Ils doivent par exemple se soumettre à l'interview, une mécanique publicitaire peu pratiquée il y a quelques décennies.

«Au fond, on demande à l'écrivain de devenir l'exégète de lui-même»

dit-elle. Un exégète diète en plus, qui doit puncher comme un humoriste quand on l'invite à Tout le monde en parle.

Le grand paradoxe, c'est évidemment que cette enflure médiatique du littéraire va de pair avec une contraction de la place de la littérature dans les médias. Finalement, la grande sélection darwinienne ne profite qu'à quelques individus, le 1% des lettres, quoi. «Les autres, pour beaucoup, tâchent de jouer le même jeu sans y arriver. En plus, il ne reste plus beaucoup d'émissions et celles qui existent en général invitent toujours les mêmes personnes.»

Le Devoir

Écrivains visibles, écrivains invisibles

Il y a ceux qu'on voit, à la une des journaux, qu'on entend chroniquer à la radio, qui passent même, peut-être, à la télé. Ce sont les écrivains visibles, figures désormais connues et reconnues de l'espace public. Michel Tremblay. Christine Brouillet. Marie Laberge. Jean-Paul Daoust, en poésie, genre mal aimé, entré dans l'œil du public autant par ses lectures décapantes que par sa caricature d'À la semaine prochaine. De l'autre côté du prisme, les invisibles: ceux qui rechignent à l'entrevue, répondent par monosyllabes «parce qu'ils sont meilleurs à l'écrit», fuient les caméras. Parmi eux, quelques épiphénomènes dont les livres connaissent le succès malgré — ou grâce à? — l'impalpabilité de leur auteur. Visages d'auteurs, photogéniques ou fuyants.

CATHERINE LALONDE

Les visibles

Kim Thuy
Ru (Libre Expression, 2009)
«J'aime croire que je suis une courroie de transmission», indique par téléphone Kim Thuy au *Devoir*. Depuis *Ru*, l'auteure est souvent invitée à parler de son livre, mais aussi d'immigration, de francophonie — parfois en anglais... —, d'autisme — son fils en souffre —, de l'importance des études, d'exil... «Il est très rare, à moins que je ne sois invitée par une université, que je parle vraiment de littérature. Je ne suis pas une académique. J'aime pas beaucoup faire les lectures, je lis mal. Je me retrouve parfois comme "clown de service" ou "immigrante invitée", mais j'adore ça! Je suis comme un témoin de Jéhovah, j'arrête pas d'achaler le monde avec ce que j'aime. "I spread the news" de ce que je connais... Et c'est grâce au livre que j'ai une voix. J'ai eu beaucoup de gens qui m'ont portée dans la vie, qui m'ont tenue par la main pour me mener du point B au point C. Si je pouvais faire ça, ne serait-ce que pour une seule personne...» Ces activités lui donnent la possibilité de voyager — Serbie, Suède, Inde; elle partait pour l'Allemagne après l'entrevue —, mais n'ont «rien à voir avec le travail d'auteur. Ce sont deux métiers différents. C'est une question de personnalité, qui dépasse le livre». Thuy sépare la promotion de ces rencontres, et n'y apporte jamais ses bouquins pour les vendre... mais rigole en constatant que plus elle fait d'animations, plus son livre risque de trouver de lecteurs.

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR
Kim Thuy

«Le succès dépend de tant d'éléments: selon moi, si j'avais sorti *Ru*, exactement le même livre, mais que je m'appelaiss Nathalie Tremblay, il se serait fondu dans le décor. Il y a des livres mille fois plus méritants qui n'ont pas eu ce rayonnement. Je n'ai pas le droit de ne pas être reconnaissante, de cracher sur les propositions, de ne pas avoir envie d'y aller...»

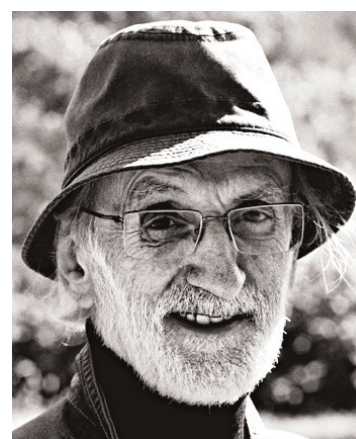
Alain Farah
Pourquoi Bologne (Quartier, 2013)
«Si je suis visible, c'est à la manière du Visible Man, ce jouet des années cinquante. Si les médias posent le regard sur ma personne, ils découvrent un homme aux organes de plastique, un homme qui a moins mal au ventre et qui parle en mon nom, mais sans être tout à fait là, même s'il aime aller dans les journaux, à la radio, dans votre télévision. Pourquoi? Dites plutôt: Parce que. C'est un jeu, entre la ventriloquie et l'invention, une promenade dans le palais des glaces. La vraie réponse à ce "Pourquoi?" ne se trouve pas derrière mes cravates, mais au cœur de mes livres. La chair, elle est là;»

FREDERICK BEAUCHESE
Alain Farah

la fiction la rend moins triste. Et si je pense avoir à descendre tout habillé dans une piscine pour qu'une certaine littérature ait à nouveau droit de cité, je le fais. D'anonymes contempteurs peuvent bien en faire des gorges chaudes: à ma place, on s'en doute, ils marcheraient sur l'eau.»

Les invisibles

Jacques Poulin
Volkswagen Blues (Leméac, 1984)
«Je ne me considère pas comme un homme public. Je veux que mes livres soient connus, mais pas moi. Il y a là une frontière difficile à établir», indiquait Jacques Poulin dans une de ses rares entrevues accordées en 2008. L'auteur restreint sa présence médiatique aux seules sorties de ses romans. Pour répondre cette fois au *Devoir* en préservant son intimité, il a ressorti ses dix commandements, parus dans *Les yeux bleus de Mistassini* (Actes Sud, 2011). C'est lui qui souligne.
Tu mettras ton premier roman au panier.

CHRISTIAN DESMEULES
Jacques Poulin

Tu voleras les idées de tes collègues.
Tu ne répondras pas aux critiques.
Tu ne déjeuneras pas avec ton éditeur.
Tu refuseras les prix littéraires s'ils ne sont pas accompagnés d'une somme d'argent.
Tu ne vérifieras pas si ton nouveau livre se trouve en librairie.
Tu diras du mal de tes collègues mais seulement dans leur dos.
Tu n'écritras pas tes mémoires.
Tu tâcheras de mourir jeune.
Tu ne passeras pas à la télé.

Réjean Ducharme
L'avalée des avalés (Gallimard, 1967)
«L'œuvre de Réjean Ducharme doit-elle son succès à "l'invisibilité" de son auteur? Je n'en crois rien. Il y a d'abord le fait que cette œuvre est unique, originale, surprenante», indique par courriel Rolf Puls, p.-d.g. de Gallimard au Québec pendant plus de 40 ans, maintenant retraité. «L'œuvre fut reconnue d'emblée par ses pre-

CLAIRE RICHARD GALLIMARD
Réjean Ducharme

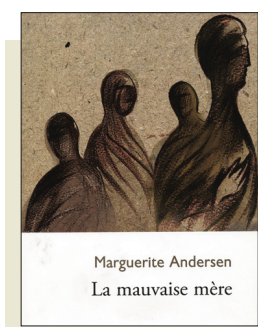
miers lecteurs, chez Gallimard: Jean Blanzat, Raymond Queneau, Dominique Aury, Claude Roy, etc. Ce n'était pas rien. À Paris, la presse s'empara du phénomène, non parce qu'on ne savait rien de Ducharme, mais bien parce que la parution de *L'avalée des avalés* fut un événement littéraire qui, d'emblée, hissa Ducharme parmi les grands de la littérature. Ducharme laisse son œuvre parler pour lui. Je veux dire que jamais il ne donnera d'interview, jamais il n'apparaîtra à la radio et encore moins à la télévision. Il n'en a ni la volonté ni l'envie. Par souci de stratégie? Certainement pas. Car il est évident que, s'il se pliait à l'usage qui consiste, pour les auteurs, à assurer l'après-vente en donnant des interviews, en se produisant à la télévision, en participant à toutes sortes de manifestations publiques, littéraires ou non, ses ventes seraient infiniment plus importantes qu'elles ne le sont. Malheureusement, Réjean Ducharme n'aime pas les jeux télévisés. Sans doute n'aime-t-il vraiment que la littérature. Il ne joue pas à cache-cache!»

Le Devoir

14^e PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

Mère indigne

Créé en 2000, le Prix des lecteurs Radio-Canada promeut la littérature issue des milieux francophones minoritaires au Canada. Six oeuvres de fiction concourent. Le lauréat 2014 sera connu le 30 avril à l'émission *Pénélope McQuade*. D'ici là, *Le Devoir* présente un finaliste chaque semaine.



ROMAN

LA MAUVAISE MÈRE
Marguerite Andersen
Prise de parole
Sudbury, 2013, 207 pages

Marguerite Andersen
La mauvaise mère

DANIELLE LAURIN

Confessions, autocritique, autoflagellation? Recenser toutes les erreurs qu'elle a commises en tant que mère: c'est ce qu'entreprend de faire ici, à 89 ans, l'écrivaine au long cours Marguerite Andersen. Un sentiment d'urgence l'habite. Elle sent la mort approcher, constate que sa mémoire flanche de plus en plus. Vite, faire le tri dans ses souvenirs tandis qu'il est encore temps.

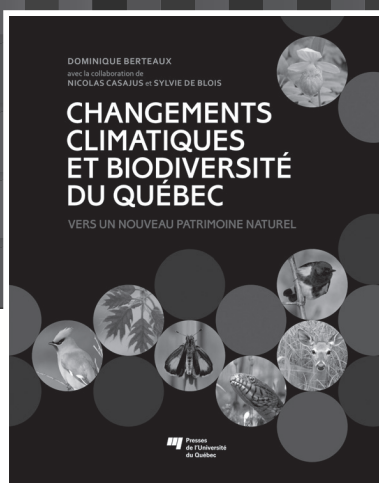
L'intérêt de cet ouvrage réside dans sa forme inattendue, hybride. S'entremêlent des dialogues, de courts récits, des fragments divers, comme de petits tableaux impressionnistes. L'ordre est chronologique. Le rythme est saccadé. À la limite, l'ensemble pourrait ressembler à des notes typographiques, livrées en accéléré. À une autofiction qui insiste sur son sentiment de culpabilité. Celle d'avoir survécu à la Deuxième Guerre mondiale. Celle de se marier mal, et trop jeune. Celle d'aimer trop, peut-être mal, son enfant. Celle de recevoir les coups de son mari. Suivront séparation, divorce. Et mécontentement sur la garde des enfants.

Dans ce livre-testament d'une mère pleine de doutes, Marguerite Andersen met le doigt sur le paradoxe de la maternité. «Jamais je n'ai pensé que nous ne nous aimions pas».

Le Devoir

Salon international du livre de Québec | Samedi 12 avril 2014

TABLE RONDE



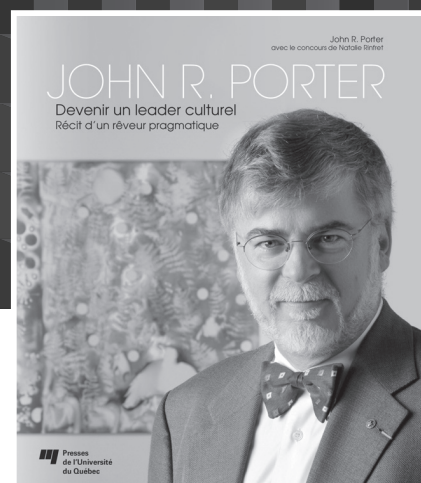
CHANGEMENTS CLIMATIQUES ET BIODIVERSITÉ DU QUÉBEC

Vers un nouveau patrimoine naturel

Table ronde – Réchauffement climatique.
Quand la réalité dépasse la fiction,
avec la participation de **Dominique Berteaux**
17 h 00, Grande scène Archambault

Presses
de l'Université
du Québec

RENCONTRE D'AUTEUR



JOHN R. PORTER – DEVENIR UN LEADER CULTUREL

Récit d'un rêveur pragmatique

Françoise Guénette rencontre **John R. Porter**
13 h 40, Espace Tandem

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

Passez
nous voir!
Stand 153

PUQ.CA

9 AU 13
AVRIL
2014

RADIO-CANADA

leSoleil présentent

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC
CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

LA VITRINE



ROMAN

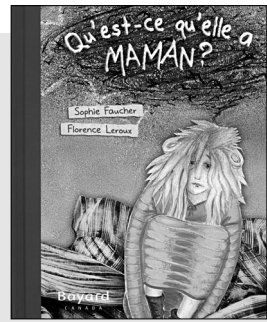
LES FANTÔMES FUMENT EN CACHETTE

Miléna Babin
XYZ
Montréal, 2014, 208 pages

Bardé de clichés, dépourvu de souffle narratif, le premier pas littéraire de la jeune Miléna Babin a tous les attributs, hélas, d'un faux pas. Ni corps ni âme ne portent cette histoire convenue d'amitiés à double fond, où domine un égocentrisme post-adolescent. Au cœur de l'intrigue: la relation en triangle, jamais consommée, dans laquelle se débattent Fred, Loïc et Maeve (la narratrice) depuis la puberté. Sans surprise, ce triangle encasse de fortes vagues à l'arrivée de Max, sur lequel Maeve jette son dévolu vorace, et de la petite Kancelle. Une voisine octogénaire, comme tombée du ciel, vient clore cet assemblage de figures prévisibles, qui tombera dans tous les fossés propres à une mise en scène boiteuse. L'assommante fadeur des dialogues, la surcharge de détails du quotidien et les analyses sans nuances de la narratrice grugeront jusqu'à la fin la patience du lecteur. Avec son esprit sans filtre et sans scrupule, Maeve apparaît comme un reflet bien fade d'une jeune génération portée par la violence de ses sentiments.

Geneviève Tremblay

L'auteure sera au Salon du livre de Québec les jeudi 10, vendredi 11, samedi 12 et dimanche 13 avril.



ALBUM JEUNESSE

QU'EST-CE QU'ELLE A MAMAN?

Sophie Faucher et Florence Leroux
Bayard Canada
Montréal, 2014, 32 pages

La dépression. Celle de sa mère quand on est encore tout petit et passablement dans les jupes de cette dernière. Voilà un sujet pas particulièrement facile, ni plaisant à aborder en littérature jeunesse. L'actrice Sophie Faucher et sa comparse illustratrice Florence Leroux, qui signent ici leur premier album, empruntent cette pente glissante avec panache et toute la délicatesse qu'il faut. L'auteure épouse le point de vue de Théo, huit ans, qui vient de se mettre à la rédaction d'un journal intime, dans lequel il raconte les comportements étranges de sa mère, qu'il ne reconnaît plus. Le texte à hauteur d'enfant et les illustrations lumineuses pour ce thème sombre nous introduisent de belle façon aux maux de l'âme qui peuvent nous affliger un jour ou l'autre, tout en laissant les jeunes lecteurs sur une note d'espoir.

Amélie Gaudreau

Les auteures seront au Salon du livre de Québec les jeudi 10, vendredi 11 et samedi 12 avril.

Une histoire, des histoires

LOUIS
HAMELIN

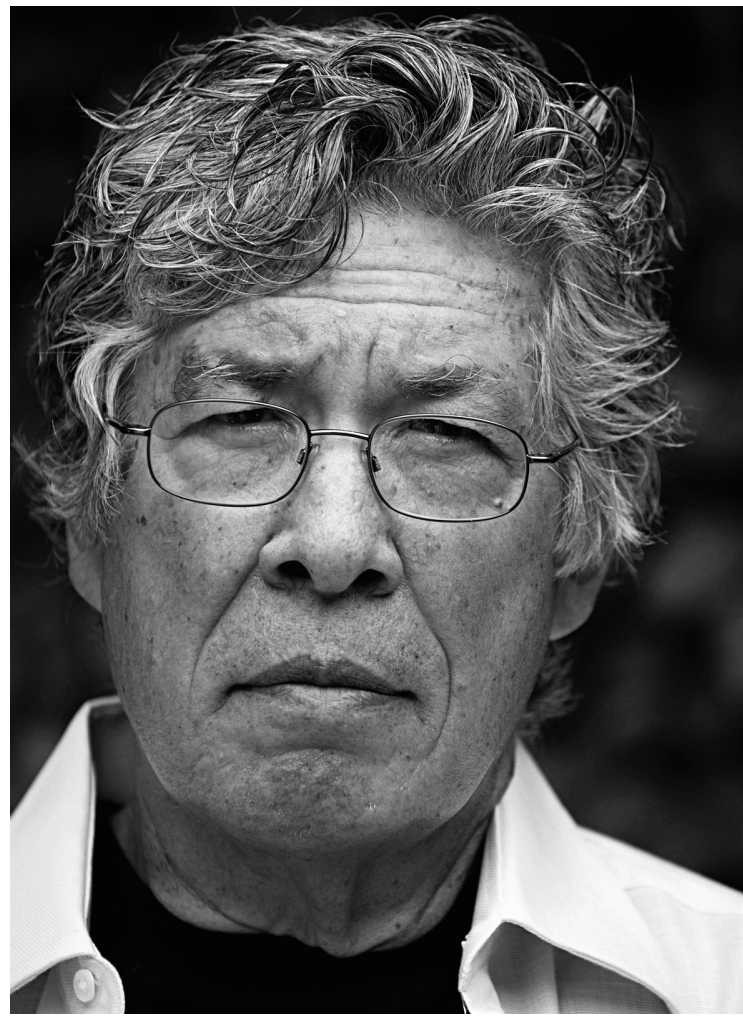
Dans *L'Indien malcommode*, cet essai célébré de Thomas King qui y réécrit l'histoire de l'Amérique du Nord d'un point de vue autochtone, une contradiction, tout à coup, saute aux yeux. « *Quel mal y a-t-il, demande l'auteur, à demander à un acteur indien de jouer au médecin, ou à l'avocat, ou au joueur de baseball, ou au sale richard que tout le monde déteste? Les acteurs noirs jouent toutes sortes de personnages [...] pilote de combat [...], conseiller matrimonial [...], superhéros...* »

Jusqu'à là, ça va. Mais après avoir énuméré toute une brochette d'acteurs autochtones hollywoodiens, King ajoute: « [ils] jouaient, et pour la plupart continuent de jouer, des Indiens, avec une régularité sidérante. Le plus souvent dans des rôles mineurs. [...] J'ai consacré pas mal de temps à trouver des acteurs indiens [...] à qui on a fait jouer des premiers ou des seconds rôles de personnages qui n'étaient pas indiens, et je n'en ai pas trouvé beaucoup. »

D'accord. Mais on n'a jamais demandé à Will Smith ou Denzel Washington d'incarner des personnages qui n'étaient pas noirs. Question: pour piloter un avion de chasse, un Chippewa ou un Cri doit-il cesser d'être un Indien? Dans ce glissement de sens dont l'auteur lui-même ne paraît pas se rendre compte, on peut voir la plus éloquente illustration du fait qu'être Indien, ce n'est pas seulement une réalité ethnique, c'est aussi l'enfermement dans un stéréotype culturel fabriqué et renforcé par la mythologie populaire.

Les Noirs et les Latins nord-américains ont eux aussi à composer avec ces ghettos de la perception et de la représentation créés par l'imaginaire du grand public. La différence, c'est que ces minorités considèrent le plus souvent l'assimilation et l'*American way of life* comme un avenir souhaitable, un sort enviable. Pas les Indiens d'Amérique, qui incarnent la résistance au melting pot.

Dans une nouvelle du recueil qui sort en même temps que *L'Indien malcommode*, on trouve un bout dialogué qui résume à merveille cette délicate question identitaire. Un jeune autochtone lit, pour un devoir, le passage de la Loi sur les Indiens où il est stipulé que



HARTLEY GOODWEATHER LA PRESSE CANADIENNE

Thomas King, de Guelph en Ontario, est l'auteur de *L'Indien malcommode* et de *Une brève histoire des Indiens au Canada*.

tout « *Sauvage* » qui devient médecin, avocat, notaire ou prêtre pourra, « *en adressant une pétition au Surintendant général* », être libéré de son statut d'Indien. « *Belle façon de limiter les choix offerts aux autochtones*, observe son grand-père. — *Absolument*, opine le petit-fils. *Je ne crois pas que j'aurais envie d'être "émancipé", moi.* — *Ça sonne mieux qu'"assimilé"*, renchérit l'ainé. *Mais ça revient probablement au même.* »

Traduit ici

Quand l'émancipation devient une menace... Toute la tragédie amérindienne est dans ce dilemme apparemment insoluble. En même temps, le biais politique de l'auteur est transparent dans cet échange, car si je lis bien la citation, il faut, pour se voir accorder l'émancipation, présenter une demande officielle en ce sens. N'en déplaît à Thomas King, il ne semble donc pas qu'une telle disposition légale ait réellement pour effet de « *limiter les choix offerts aux autochtones* ». La réalité est évitablement plus complexe, comme toujours. Il est plutôt rare de voir le jupon de l'essayiste dépasser autant chez

ce créateur de fictions dont l'ironie et un humour délirant et absurde demeurent les armes favorites. Il est d'habitude plus subtil.

Mais bon, je n'essaierai pas de dissimuler l'immense plaisir que j'éprouve en voyant les nouvelles de ce recueil enfin traduites en français. Et non seulement traduites en français, mais en français du Québec, ce qui, sans vouloir paraître chauvin, fait une énorme différence. Mon ravissement personnel devant ce Toronto où des personnages blancs s'exclament « *Saint-Siroche!* » et « *Sainte-Bénite!* » pourrait sembler un peu égoïste, mais tous les lecteurs de fiction nord-américaine traduite à Paris seront d'accord avec moi pour dire qu'un Canadien qui dit « *Ça parle au diable* » et qu'un jeune autochtone qui se saute dans une piscine ont plus d'allure que les « *sapristi* » et les « *faire tremper* » que l'inévitable traducteur hexagonal leur aurait mis en bouche.

Inévitable? Justement pas. En traduisant des auteurs comme Thomas King, les Québécois, en plus de réoccuper symboliquement un espace imaginaire continental, retrouvent enfin ce rôle de truche-

ments et d'interprètes qui fut le leur auprès des nations de l'Amérique avant l'expansion anglo-saxonne et la Conquête.

Terre et territoire

Si l'essai de King est, par certains côtés, éclairant, il n'a rien de cet enchantement de lecture que procurent ses nouvelles. L'imagination provocante et cocasse mise en œuvre dans ces dernières se plie moins bien à l'exercice d'une réflexion cohérente. Tout de même, il passe ses messages, son argumentation ne manque pas de force. « *Pour maintenir le culte et le caractère sacré de l'Indien mort, l'Amérique du Nord a décidé que les Indiens vivants d'aujourd'hui ne peuvent pas être de vrais Indiens.* [...] *L'un est un rappel romantique d'un passé héroïque mais fictif. L'autre est tout simplement une surprise contemporaine désagréable.* »

Un des chapitres les plus instructifs arrive à la fin du livre, alors que King, pour terminer sur une note positive, et après avoir relevé la constante de toutes les luttes aborigènes — le titre foncier et la revendication territoriale, autrement dit, dans le Dakota du Nord comme au Chiapas, la terre toujours —, King, donc, détaille deux importantes ententes qui offrent pour la suite des choses des modèles prometteurs encore qu'imparfaits: la Loi sur le règlement des revendications foncières des autochtones de l'Alaska; l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut.

Domage qu'il connaisse moins bien la situation des Cris du Québec (il confond, à un moment donné, les projets hydro-électriques de la Baie-James et de Grande-Baleine). La paix des braves (4,5 milliards sur 50 ans et un rôle de partenaire économique) et le gouvernement régional du territoire d'Eeyou Istchee (330 000 kilomètres carrés gérés en collégialité 50%-50% avec les non-autochtones) ne sont pas des solutions locales dont le Québec aura à rougir de l'histoire.

L'INDIEN MALCOMMODO

Thomas King
Traduit de l'anglais (canadien)
par Daniel Poliquin
Boréal
Montréal, 2014, 318 pages

UNE BRÈVE HISTOIRE DES INDIENS AU CANADA

Thomas King
Traduit de l'anglais (canadien)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2014, 292 pages

Triptyque www.triptyque.qc.ca

LES CYNIQUES
LE RIRE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Joël Des Rosiers
Métaspora
essai sur les patries intimes

SOUS LA DIRECTION DE
ROBERT AIRD ET LUCIE JOUBERT
AVEC LA COLLABORATION DE
MARC LAURENDEAU ET ANDRÉ DUBOIS

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
SÉANCES DE DÉDICACES AU STAND #284

Gérard Duhaime
Sorray
le retour au monde
roman

Mario Vivier
Dieu et le docteur Grubbel
roman

Thérèse Lamartine
Le silence des femmes
roman

Maude Déry
Sur le fil
nouvelles

Finaliste du Prix des lecteurs de Radio-Canada

Hanif Kureishi: le brio

L'auteur met en scène un écrivain et son biographe

GILLES ARCHAMBAULT

Mamoon Azam est un écrivain célèbre dont l'éditeur déplore qu'il soit en panne d'inspiration. Il charge donc un de ses jeunes admirateurs d'écrire sa biographie en insistant pour dire qu'il serait souhaitable qu'elle soit pimantée de détails inédits, d'anecdotes croustillantes. Harry Johnson est prêt à tout. Dans la jeune trentaine, il a déjà concocté une « *vie de Nehru* » qui a été bien reçue.

L'éditeur, aussi farfelu qu'alcoolique, convainc Mamoon d'accueillir Harry dans son domaine situé dans un coin de campagne. Le vieil homme est parfaitement réticent à coopérer. Il ne voit pas l'utilité d'une biographie. Mais comment refuser à son éditeur? Mamoon est indien. Harry s'est intéressé à Nehru. Alors, pourquoi pas? Pour lui, ce sera un jeu. Kureishi nous ayant prévenu qu'« *un écrivain est adoré par les gens qui ne le connaissent pas mais détesté par ses proches* », on ne s'étonne pas outre mesure de voir que le culte que portait Harry au grand homme ne résiste pas à des contacts quotidiens avec lui. Non seulement se refuse-t-il à collaborer, se défilant devant toute tentative d'entretien sérieux, mais il en vient à le traiter en presque serviteur, même à chercher à l'humilier.

Mamoon vit avec Liana. Plus jeune que lui, italienne, passion-

née, elle le vénère, ce qui ne l'empêche pas de s'affirmer à l'occasion. Harry trouvera d'abord en elle une alliée. Elle voudrait tellement qu'il écrive une hagiographie. Lorsqu'elle s'aperçoit qu'il a en tête une biographie plus proche de la trivialité, tendancieuse même, elle se méfie, devient hystérique.

Harry se débrouille pour rencontrer quelques-unes des femmes qui ont connu Mamoon. Peut-être lui apprendront-elles des choses au sujet de son auteur. Liana lui passe les carnets intimes de Peggy, l'épouse décédée de l'écrivain. Il finit par rencontrer Marion, avec qui le grand écrivain a vécu dans Greenwich. Elle insiste pour dire qu'en bon musulman, Mamoon considérerait que les femmes étaient à son service. Elle l'a pourtant aidé à écrire, l'a rendu heureux.

Hommes de parole

« *Ma vie, telle que je l'ai vécue, c'est un film des Marx Brothers, une série de détours, d'erreurs, de malentendus, d'occasions manquées, de retards, de reprises et de coups foirés.* » Lorsque Mamoon fait cet aveu, il sait déjà qu'Harry est dans un cul-de-sac. Ce dernier n'arrive pas à comprendre tout à fait l'homme dont il doit peindre la figure. En plus de lui tenir la dragée haute, Mamoon le défie sans cesse, ironise, cherche à le dérouter, joue au maître. Qu'il soit diminué phy-

« Parler, c'est le plus dangereux des rapports qu'on puisse avoir à quelqu'un »

siquement, qu'il soit bientôt empêché de bouger à son aise, ne fait rien à l'affaire. Il domine aisément Harry.

C'est dans les dialogues que Kureishi affirme sa très grande maîtrise. Si Mamoon ne parle pas spontanément de son écriture, il est en revanche bavard quand il s'agit de la vie. « *La vérité, dit-il, c'est que tout ce que nous désirons vraiment est soit interdit, soit immoral, soit malsain et, si tu as de la chance, les trois à la fois.* » La solution? Ne jamais renier son désir. Harry croit, quant à lui, que « *parler, c'est le plus dangereux des rapports qu'on puisse avoir à quelqu'un* ». Il se sert de la parole pour draguer Julia, pour lui à peine un amusement avant de retrouver Alice, sa fiancée, mais il s'écroule devant Mamoon.

Les personnages du roman ont de ces répliques que l'on imaginerait volontiers dans un roman de Nabokov. Leurs pro-

pos, souvent acérés, donnent vie à une intrigue qui paraîtrait convenue s'il n'y avait ces traits d'esprit, ces saillies, dont plusieurs font merveille. Kureishi écrit avec brio, s'amuse et n'ennuie pas.

Mamoon a beau être en fin de course, pitoyable parfois, il ne l'emportera pas moins sur ce faiblard d'Harry, fasciné par son père mais incapable d'assumer la paternité à son tour. C'est lui qui aura le dernier mot. Pas question évidemment de le révéler ici. Le thème du livre, c'est la mémoire. Comme le père d'Harry le dit à son fils, « *le passé est une rivière, pas une statue* ». Voilà pourquoi Mamoon a écrit. Voilà pourquoi Harry, qui ne s'intéresse qu'aux faits, ne comprend rien. Quant à moi, je suis prêt à beaucoup pardonner à Mamoon. La raison? Ce vieux débris aime Jean Rhys, cette merveilleuse romancière que personne ne connaît maintenant. Pas besoin pour cela de croire, comme lui, qu'elle est « *la seule femme écrivain de la littérature anglaise avec laquelle on ait envie de coucher* ».

Collaborateur
Le Devoir

LE DERNIER MOT

Hanif Kureishi
Traduit de l'anglais
par Florence Cabaret
Christian Bourgois
Paris, 2014, 374 pages

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

100^E ANNIVERSAIRE DE MARGUERITE DURAS

Ce que je retiens d'elle

DANIELLE LAURIN

Elle aurait eu 100 ans le 4 avril. Née de parents français dans l'Indochine coloniale, elle est morte le 3 mars 1996 à Paris, dans l'appartement de la rue Saint-Benoît où elle avait vécu pendant une cinquantaine d'années, outre ses escapades au bord de la mer, à Trouville, et ses séjours prolongés dans sa maison de campagne de Neauphle-le-Château, dite «la maison de l'écriture».

Marguerite Duras est une figure majeure des écrivains du XX^e siècle. Son œuvre, traduite dans plus de 35 pays, ne cesse d'être rééditée. Ses pièces sont jouées un peu partout, en France surtout, où on la célèbre dans une multitude d'ouvrages, d'expositions, de festivals, et où on lui décerne un timbre.

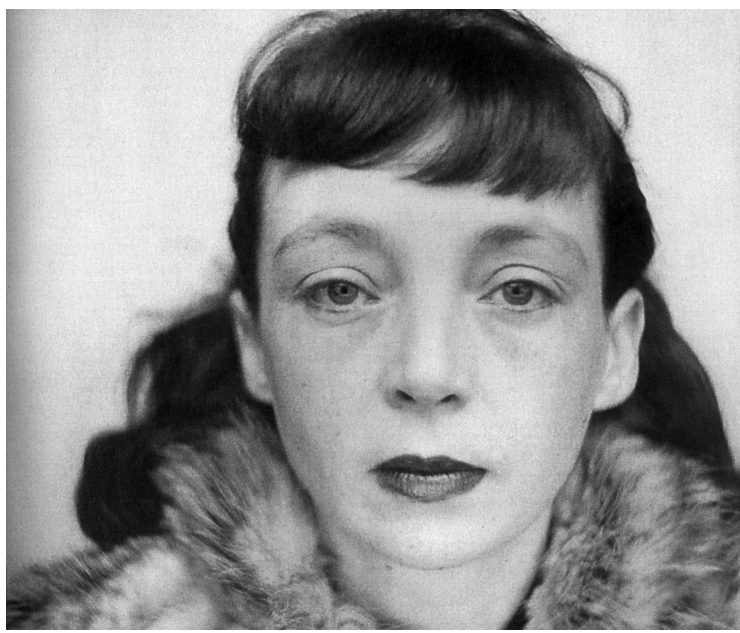
Je ne l'ai pas connue. Je lui ai parlé quelques fois au téléphone. J'ai marché dans ses pas à Paris, à Trouville, à Neauphle-le-Château. Je suis allée jusqu'au Vietnam, dans le delta du Mékong. Mais surtout, je l'ai lue, Duras. Et relue.

Certains de ces livres restent énigmatiques. Son écriture laisse parler le silence, ce qui nous échappe, nous dépasse. C'est peut-être là que l'envoûtement opère. Chaque fois, je retrouve intacte cette voix venue d'outre-tombe qui m'attirait vers le vide jusqu'au vertige, cette *musica* du désir, cet absolu de l'amour.

Comme dans *Le ravissement de Lol V. Stein* (Gallimard, 1964), le premier livre que j'ai lu d'elle à 19 ans, où l'incommunicabilité, la folie, les mots résonnent comme un gong. Et le bal, bien sûr, le bal où Lol V. Stein est ravie à elle-même. Ce bal où apparaît l'évanescence Anne-Marie Stretter, qui revient sous les traits de Delphine Seyrig dans le film-culte de Duras, *India Song*.

Vers l'autobiographie

Et *L'été 80* (Minuit, 1980), avec cette parole libre à la fois collée à l'actualité et transportée sur les rives de l'imaginaire, tandis que s'amalgament les images des ouvriers en grève à Gdansk et celles d'un enfant qui marche sur la plage.



FLAMMARION

Marguerite Duras est née le 4 avril 1914 de parents français dans l'Indochine coloniale.

Bien sûr, *L'amant* (Minuit, 1984), qui lui valut le prix Goncourt à l'âge de 70 ans, alors que plus de 40 ans auparavant elle avait été écartée pour *Un barrage contre le Pacifique* (Gallimard, 1950). Même noyau dur dans les deux cas, cette fois dans un style moins classique, plus ouvertement autobiographique: l'enfance en Indochine, la mère folle, l'amant chinois, le grand frère voyou, le petit frère tant aimé... tout ça, même si... «*L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne.*» Ce livre, vendu à plus de deux millions d'exemplaires, décrié par certains parce que jugé trop populiste, l'a fait «star mondiale».

Par-dessus tout *La douleur* (P.O.L., 1985). Loin du cliché Duras, celle qu'on a pris plaisir à parodier, avec ses tics d'écriture, son rythme saccadé, son style en apparence froid, distancé, ses répétitions de mots, ses phrases très courtes, écrites au *vous*, souvent au conditionnel... Là, elle se met à nu, au *je*, dans un style direct. Le livre comprend trois textes, mais le plus percutant est celui qui ouvre le recueil, ce journal qu'elle a écrit à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'elle attendait son mari, Robert Antelme, prisonnier dans un camp de concentration. Un texte sur l'attente, sur l'espoir et le déses-

poir mêlés, quand on ne sait pas si l'autre reviendra. Elle le voit mort partout: «*Je m'endors près de lui tous les soirs, dans le fossé noir, près de lui mort.*» Quand Antelme revient, par miracle, épuisé, affamé, atteint du typhus, le visage et le corps émaciés, il passera plusieurs jours entre la vie et la mort, devra réapprendre même à manger. Par les yeux de Duras, c'est comme si on y était. L'écriture est juste, à la limite de l'impudeur: «*Je me suis retrouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte.*»

Je retiens aussi certaines phrases emblématiques de Duras. «*Tu me tues, tu me fais du bien*», comme un leitmotiv dans *Hiroshima mon amour*, film mémorable réalisé par Alain Resnais en 1959 à partir du scénario de M.D. Aussi: «*Que le monde aille à sa perte, qu'il aille à sa perte, c'est la seule politique*», entendue dans la bouche de Duras, personnifiant une sorte de mendiant errante comme il en existe un peu partout dans son œuvre. C'était en 1977 dans son film *Le camion*, dans lequel apparaissait à ses côtés un jeune Gérard Depardieu.

Collaboratrice
Le Devoir

Tout sur elle

Plusieurs titres de Duras sont réédités en poche, dont *Les yeux bleus cheveux noirs* (Minuit), qui explore l'impossibilité de l'amour et du sexe entre un homosexuel et une femme, et *Outside* suivi de *Le monde extérieur*, (Gallimard, Folio), qui rassemble les textes dits journalistiques de Duras.

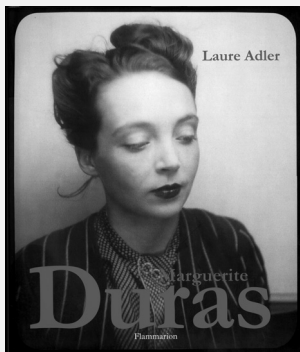
Sur elle, La Pléiade publie les tomes III et IV des *Œuvres complètes*, rassemblant les livres publiés en 1979 et 1995, et un *Album Marguerite Duras*, commenté par la spécialiste Christiane Blot-Labarrère.

Aussi, **Marguerite Duras. L'écriture de la passion** (La Martinière), de Laetitia Cénac. Un panorama accessible en mots et en photos, présenté par thèmes.

Duras, la traversée d'un siècle, d'Alain Vircondelet (Plon). Un voyage en profondeur, sous le signe de l'admiration.

Et surtout **Marguerite Duras**, de Laure Adler (Flammarion). Magnifique ouvrage, magnifiquement illustré, très fouillé. On y montre les différents visages, parfois inédits, de l'écrivaine et de son œuvre.

À noter que Laure Adler fait partie des invités d'honneur du Salon du livre de Québec.



Laure Adler

Duras

ESSAIS

La Corriveau, toujours mystérieuse

DAVE NOËL

L'imaginaire québécois demeure marqué par la légende de la Corriveau, cette meurtrière en série du XVIII^e siècle qui aurait assassiné ses maris. Catherine Ferland et Dave Corriveau nous présentent la «*véritable histoire*» de la «*sorcière*» de Saint-Vallier, dont l'exosquelette présumé (en cours d'authentification aux musées de la civilisation) a été rapatrié à Québec 250 ans après sa fabrication.

La première partie de *La Corriveau* est consacrée à la vie de Marie-Josephte, cette petite femme de cinq pieds qui n'aura que deux époux, contrairement à la légende qui lui en donne une bonne dizaine. Le premier est emporté par la fièvre en 1760 tandis que le second est retrouvé mort dans son étable au matin du 27 janvier 1763.

Le rapport du coroner attribue le décès de ce dernier à la ruade d'un cheval. Le beau-père de la victime, Joseph Corriveau, est toutefois soupçonné de meurtre. Les autorités britanniques font exhumer le cadavre avant de procéder à l'arrestation de Joseph et de sa fille. Leur procès se déroule à Québec devant une cour martiale, la colonie étant sous administration militaire depuis la Conquête.

Les auteurs nous présentent la version des faits des 24 témoins appelés à la barre. Tout le village y passe: le curé qui tente d'étouffer l'affaire, les fillettes de Marie-Josephte, la servante de l'accusé qui se parjure. Le procès est «*un simulacre de procédure criminelle anglaise*», selon Ferland et Corriveau, qui évoquent le manque d'expérience des juges et leur méconnaissance du français.

Mortels derniers mots

Condamné à mort, Joseph accuse sa fille devant son confesseur, ce qui entraîne la tenue d'un second procès au terme duquel l'accusée reconnaît avoir assassiné son mari à l'aide d'une petite hache parce qu'il la battait. Marie-Josephte est pendue le 18 avril 1763. Un forgeron est chargé de la fabrication d'un corset de métal qui est directement riveté au cadavre.

L'exosquelette est accroché à la croisée des chemins de la pointe de Lévis pour servir d'exemple. Selon les auteurs, cette peine infamante qui n'avait jamais été pratiquée en Nouvelle-France permet de démontrer «*aux nou-*

veaux sujets du roi d'Angleterre que ce sont bel et bien les Britanniques qui gouvernent dans la vallée du Saint-Laurent... et qu'ils n'ont pas l'intention de faire preuve de mollesse».

La cage est décrochée après une quarantaine de jours d'exposition sur ordre du gouverneur Murray afin de souligner le retour de la paix. Elle est retrouvée en 1849, avant d'être acquise par le cirque Barnum qui en fait un objet de curiosité. «*La légende sort alors de sa longue gestation de près d'un siècle pour embrasser l'esprit des littéraires de l'époque victorienne, friands de récits macabres et fantastiques.*»

La Corriveau de la légende est une femme de mauvaise vie qui tue ses maris de mille et de façons, le plomb fondu dans l'oreille étant sa «*technique emblématique*». Le spectre de cette «*Barbe bleue en jupons*» hante les voyageurs qui s'aventurent la nuit aux abords de sa cage, qui sert de point de ralliement aux loups-garous.

Il faut attendre la découverte des archives du procès à Londres en 1947 pour assister à la réhabilitation de Marie-Josephte, désormais dépeinte en icône féministe victime du patriarcat et en patriote jugée dans une langue étrangère par un tribunal de militaires. Ce renversement mémoriel est analysé en détail dans la seconde moitié de l'ouvrage, qui se termine par la découverte inespérée de l'exosquelette dans un musée de Boston.

La Corriveau est un essai solidement documenté et de lecture agréable. S'ils ne cachent pas leur sympathie envers Marie-Josephte, les auteurs reconnaissent l'impossibilité de l'innocenter sur la base des documents qui nous sont parvenus. Le mystère demeure autour de cette femme dont la personnalité nous échappe.

Collaborateur
Le Devoir

LA CORRIVEAU DE L'HISTOIRE À LA LÉGENDE
Catherine Ferland et Dave Corriveau
Septentrion
Québec, 2014, 392 pages

Les auteurs seront au Salon du livre de Québec les mercredi 9, samedi 12 et dimanche 11 avril.

PRIX
du livre
politique
2014
de l'Assemblée nationale
sur la Grande
scène Archambault
le jeudi 10 avril



Venez aussi nous voir
à l'espace 276!

ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC
Place aux citoyens

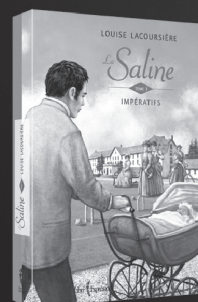


assnat.qc.ca/mediassociaux

Le Groupe Librex
félicite l'auteure

LOUISE
LACOURSIÈRE

qui a remporté le
Prix des lecteurs 2014
du Salon du livre
de Trois-Rivières



Crédit photo: © Sarah Scott

Disponible en format numérique

Libre Expression | Trécaré | Stanké | Logiques | Publistar GROUPE LIBREX
Expression noire | Guides Voir | 10 sur 10 | Expression rouge Une société de Québecor Média

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

La tentation ironique de François Ricard



LOUIS CORNELIER

Ne le dites pas à François Ricard — de toute façon, il ne vous croirait pas —, mais, au fond, je l'aime bien. J'ai découvert son œuvre en 1990, alors que j'étais étudiant en études littéraires à l'UQAM. Nous potassions beaucoup, dans nos cours, des théories critiques savantes, à la fois passionnantes et asséchantes. Un jour, je ne sais plus trop par quel hasard, je tombe sur *La littérature contre elle-même* (Boréal, 1985), un recueil d'essais de Ricard. Ce fut, pour moi, un éblouissement. Je découvrais, lisant ce livre, qu'on pouvait être un universitaire spécialisé en littérature et écrire comme ça, c'est-à-dire dans une langue claire, élégante, sans affectation et sans jargon, en assumant une subjectivité mise au service de l'œuvre commentée. Ricard, dans ses essais, négligeait les appareils critiques au profit d'une pensée libre et cultivée qui cherchait sa vérité en s'écrivant. Mon rapport à la littérature et aux essais venait d'en être transformé.

L'essai d'ouverture de ce recueil, depuis, m'accompagne. Dans cet «*Éloge de la littérature*», qu'on peut considérer comme son credo littéraire, Ricard raconte une sorte de conversion. Il a d'abord cru, écrit-il, que la littérature était un instrument de connaissance du monde, des êtres et de lui-même. Lire lui ferait connaître la réalité. Son expérience l'a toutefois forcé à un renversement de perspective. Il a découvert, en fait, que la littérature ne conduit pas à un élargissement du savoir, mais nous confronte à «*l'impossibilité de la connaissance*». Elle est le lieu de la «*mauvaise conscience*», elle nous rappelle l'ignorance foncière qui est notre lot, ne nous lègue, au fond, que «*perplexité, circonspection, ombre*», et c'est ce qui fait sa grandeur. Dans son œuvre subséquente, fortement inspirée par celle de Milan Kundera, Ricard ne fera qu'approfondir cette dégringolante révélation.

Hommages

On retrouve cet esprit dans la plus belle section du récent *Mœurs de province*, celle où l'essayiste rend hommage à des écrivains québécois qui ont du prix à ses yeux. De Jean Ethier-Blais, ancien critique au *Devoir* qui fut son professeur à McGill, Ricard retient qu'«*en refusant d'abandonner un type de lecture fondé sur le rapport subjectif avec la signification et la beauté des textes, [il] s'est peut-être fait le sauveteur d'un bien très précieux*», c'est-à-dire de «*la littérature comme lieu de passion et de liberté, comme l'une des réalisations suprêmes de la vie humaine*».

De Gabrielle Roy, dont il fut le biographe, Ricard retient une conception du roman comme art de raconter la vie qui, «*loin de procurer d'abord l'évasion ou l'oubli*», exprime «*l'enchevêtrement des désirs et des illusions, la douleur logée dans la joie, la joie dans la douleur, et leur vibration commune en quoi s'éprouve le sentiment d'exister*». Chez le collègue Gilles Archambault, il trouve un «*lyrisme lucide*», qui explore avec tendresse la «*trame secrète de nos sentiments les plus hum-*

François Ricard vient de publier *Mœurs de province*.

bles», sans jamais se départir de la conscience ironique de la mort qui guette.

Fin lecteur attaché aux amitiés intellectuelles, Ricard réserve aussi des essais aux œuvres et à la pensée de ses amis essayistes André Belleau, Pierre Vadeboncoeur et Yvon Rivard. Avec ce dernier, explique-t-il, il entretient une «*amitié polémique*» fondée sur le désaccord qui les lie. Rivard, écrit-il, est du côté de la foi et de l'espérance, alors que lui, Ricard, «*ne goûte que le rire et les charmes doux-amers du désenchantement*». Malgré tout, il chante la modestie de Clément Marchand, sa façon d'«*être dans le monde et parmi ses semblables [...] en état de perpétuelle attente, d'ouverture confiante, de désir même [...]*». Ces pages d'hommages sont belles et profondes; ce sont celles d'un essayiste raffiné en quête d'une intelligence désillusionnée mais généreuse du monde.

Humour monoclé

Or, il arrive aussi à Ricard de se croire arrivé, de poser, à la manière de Philippe Muray, en détenteur, grâce à sa fréquentation de la grande littérature, d'une clairvoyance qui échappe aux autres, englués dans un lyrisme gngnangn, aveugles à «*cette partie diabolique ou archaïque du monde qui faisait de celui-ci un lieu problématique, conflictuel et donc humain*».

Les convaincus, les sérieux, les progressistes naïfs et festifs qui croient «*malgré l'évidence à notre bonheur, à notre liberté et à notre pouvoir sans fin*», les militants qui rejettent les imperfections de «*l'ancien monde*» au nom d'un paradis à instaurer ici-bas, inspirent à Ricard un rire ironique qui verse parfois dans la mesquinerie.

L'essayiste n'a pas tort de pointer la bêtise d'un certain progressisme «*néomoderne*» éco-

logiste, féministe et droitdelhommeiste, mais ses mauvaises blagues sur les femmes qui réclament le droit de s'entraîner en tenue sportive à la vue de tous, sur les Jeux gais, sur l'équité en emploi et sur l'essayiste de gauche Jacques Pelletier ne sont pas spirituelles; elles relèvent de l'humour monoclé et de l'esprit de bottine dignes d'un Pierre Légaré.

L'irrépressible tentation ironique qui anime Ricard lui fait par moments perdre le nord. Ne se rend-il pas compte qu'en persiflant la poésie québécoise contemporaine — qui ne se réduit pas à la naïserie qu'il décrit — et plus encore de vieux auteurs clérico-nationalistes oubliés comme Tardivel, Chapais et Casgrain — dogmatiques hier, mais menacés aujourd'hui —, il frappe sur des choses fragiles que ses contemporains, qu'il s'amuse pourtant à dénigrer, méprisent avec lui? L'ironiste, rendu là, se mue en conformiste qui s'ignore et son rire, qui tantôt appelait à la joyeuse mélancolie, abrutit.

Quand il s'en tient au credo résumé dans «*Éloge de la littérature*», repris ici dans un essai intitulé «*Le point de vue de la picouille*», selon lequel la littérature tient sa valeur d'être une école de «*distance, perplexité, désertion, incroyance*», l'admirable styliste qu'est Ricard est indispensable. Quand son ironie s'emballé et glisse vers le cynisme ramenard, le brillant essayiste trahit son propre programme.

louisco@sympatico.ca

MŒURS DE PROVINCE
François Ricard
Boréal
Montréal, 2014, 232 pages

Pirate d'écriture

MICHEL LAPIERRE

Depuis que le journal *Web Montréal Express* a mis fin, en mai 2013, à la chronique hebdomadaire qu'il y tenait depuis 2008, Michel Vézina a réfléchi dans des carnets intimes sur son art d'écrire. Il les a réunis dans *Parti pour Croatan*. «*J'écris pour ne pas écrire*», y déclare-t-il en faisant de son désenchantement de dissident bâillonné une résistance rageuse de créateur avide de produire, envers et contre tout, un chef-d'œuvre tiré des entrailles.

Vézina est parti pour Croatan, cette île qui évoque la première tentative anglaise de coloniser l'Amérique, dans l'actuelle Caroline du Nord, à la fin du XVI^e siècle. Il sait que le folklore de la piraterie la transforma, par la suite, en une île légendaire, lieu de liberté où l'on échappe au carcan de la civilisation. C'est là que se réfugie le créateur qui lutte contre ses hésitations et ses maladroites pour chercher l'utopie à la fois artistique et sociale.

Mendiant du sublime, Vézina voit l'écriture comme une «*drogue*», une «*manière de s'inventer un monde parallèle*». Il a quatre projets de roman et cinq projets de film qui n'aboutissent pas. Mais son impuissance créatrice n'est pas totale et, curieusement, elle stimule sa réflexion sur l'art et sur le monde. Vézina se nourrit de ce que lui disait son confrère français Hubert Mingarelli: «*Les seuls mots qui comptent en littérature sont ceux qu'on enlève.*»

Ultime vélin

Ainsi, il réussit, par miracle, à cerner son angoisse de créateur et à la déchiffrer. Il découvre que ce n'est pas tant l'effort d'inventer des phrases magnifiques qui le paralyse que l'extrême difficulté de trouver les silences qu'elles appellent et qui, en secret, rehausseraient à l'infini leur beauté. Avec la sensibilité des maîtres, il conclut: «*Dans les mauvais livres et chez les mauvais écrivains, il n'y a rien entre les lignes.*»

Comment ne pas s'émerveiller lorsque Vézina définit la littérature comme un tissu et prescrit que l'on devrait «*tout faire*» pour qu'elle s'approche du «*tissu le plus sublime*»: la peau?

Comme si de rien n'était, une pensée devrait jaillir de la chair anarchique d'un texte inspiré. Vézina le sait: «*Je veux percevoir dans le choc entre les parties d'un tout littéraire la création d'idées qui dépassent l'écrit lui-même.*»

Pourquoi, alors, celui qui a «*presque cru*» que le printemps québécois de 2012 révolutionnerait notre société a-t-il refusé, comme il le raconte, de collaborer au *Journal de Montréal*, qui lui demandait d'y contrebalancer par ses opinions celles «*des plumeux en place, la plupart très à droite*»? Parce que, fidèle à Guy Debord, Vézina rejette «*la société du spectacle*». Il préfère se retirer dans l'île où chaque mot meurt pour donner naissance à un silence qui nous survivra.

Collaborateur
Le Devoir

PARTI POUR CROATAN

Michel Vézina
Somme toute
Montréal, 2014, 240 pages

L'auteur sera au Salon du livre de Québec les vendredi 11 et samedi 12 avril.

CE PRINTEMPS,
C'EST LE RETOUR DE
www.nuitblanche.com

+ d'articles
+ d'archives

contenus exclusifs
compatibilité téléphones
et tablettes

Accès gratuit à la version numérique
inclus avec l'abonnement au magazine imprimé

Pour connaître la date de mise en ligne :

Nuit blanche magazine
 @nuitblanchemag

Bulletin d'abonnement
ci-contre



En kiosque et en librairie le samedi 5 avril 2014

Économisez jusqu'à 35% du prix en kiosque
Quatre numéros par année

Offrez-vous

Abonnement 1 an : 34 \$ 2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Offrez-lui

Abonnement-cadeau 1 an : 34 \$ 2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Cadeau offert par

COORDONNÉES DE L'ABONNÉ(E)

Nom Prénom

Adresse

Ville Province

Code postal Tél.

Courriel

Chèque à l'ordre de Nuit blanche VISA MasterCard

N° de la carte

Date d'expiration

Postez ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean,
bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7
ou 418 692-1354 ou site@nuitblanche.com

Québec Amérique

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC
DU 9 AU 13 AVRIL 2014

SOUS LA PRÉSIDENTE D'HONNEUR DE MARIE LABERGE
— VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS —

STAND
39

Québec Amérique
quebec-amerique.com